

**PASCAL VATINEL**  
**PARCE QUE LE SANG**  
**N'OUBLIE PAS**

ROUERGUE  
**noir**

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pékin, avril 2009. Le journaliste Thomas Kessler n'imagine pas, en prenant ses quartiers dans un hôtel où il a ses habitudes, qu'il va plonger dans un passé d'une horreur absolue. Son ami Donald Wu, du *China Daily*, va en effet le lancer dans une incroyable course-poursuite à la recherche d'un criminel de guerre japonais présent lors du massacre de Nankin en 1937. Wu n'a que peu d'informations pour l'identifier. Mais les témoignages patiemment accumulés confirment que cet officier a profité de sa position pour se livrer aux crimes les plus sadiques, et pour s'enrichir en détournant à son profit des collections d'une valeur inestimable. Pour le retrouver, Kessler recevra à Tokyo l'aide précieuse de son confrère Mizuno, et de Wada Miyoko, brillante universitaire. Avec eux, il entrera dans la mémoire de sang du Japon où les criminels de guerre sont aujourd'hui encore célébrés comme des héros. Avec ce roman, Pascal Vatinel nous conduit au coeur du Japon du xxi<sup>e</sup> siècle, à la rencontre de samurais des temps modernes qui vivent à l'ombre des plus antiques traditions.

## PASCAL VATINEL

Né en 1957 à Paris, Pascal Vatinel commence tôt des études de sinologie : histoire, philosophie et principaux classiques de la pensée taoïste. Son essai sur la *Symbolique du Yi Jing et du Jeu d'Échecs* est édité en 2000 chez L'Harmattan. Mais ce sont surtout ses voyages réguliers en Orient qui l'inciteront à l'écriture. Il publie des albums jeunesse (chez Bleu de Chine en 2007 et Actes Sud en 2010) puis signe son premier opus chinois au Rouergue en 2007 (*L'Affaire du cuisinier chinois*) suivi, en 2010, d'un polar sinocoréen (*Les Larmes du Phénix*). Avec *Parce que le sang n'oublie pas*, Pascal Vatinel continue à nous faire voyager dans cette Asie qu'il connaît bien.

### DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*L'Affaire du cuisinier chinois*, 2007  
*Les Larmes du phénix*, 2010

### DU MÊME AUTEUR, CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Symbolique du Yi Jing et Jeu d'échecs*, L'Harmattan, 2000  
*Fleur de Printemps : Niao et le Roi qui aimait les oiseaux*,  
Bleu de Chine, 2007  
*Bao et Le Dragon de Jade*, Actes Sud Junior, 2010

© Rouergue, 2011  
ISBN 978-2-8126-0356-3  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Pascal Vatinel

Parce que le sang n'oublie pas

roman

ROUERGUE



Les noms des personnages japonais et chinois, réels ou fictifs, sont écrits selon la méthode en pratique dans ces pays : le nom de famille en premier, le prénom ensuite.

**Les principaux personnages de ce roman sont listés en fin d'ouvrage** et classés par nationalité, en tant qu'aide-mémoire pour les lecteurs qui auraient quelques difficultés avec les noms extrême-orientaux.

Enfin, à propos du nécessaire travail documentaire préalable à la rédaction de ce genre d'ouvrage, je souhaiterais apporter une précision :

Cette fiction s'appuie sur des faits historiques avérés. La nature terrible des actes qui ont été commis pendant la guerre sino-japonaise ne peut être contestée. Seul le nombre exact des victimes pose toujours question aux historiens. Pourtant, je serais tenté de dire : qu'importe l'exactitude du nombre. En effet, à travers mes recherches, j'ai pu constater à quel point cette « approximation » – que par ailleurs aucun travail statistique, même le plus abouti, ne pourra jamais résoudre – alimente encore aujourd'hui les principales thèses révisionnistes et négationnistes. Être incapable de s'accorder sur un nombre de victimes, à la dizaine de milliers, voire à la centaine de milliers près, ne doit pas permettre pour autant que soit remise en cause la gravité des actes commis à cette époque en Asie. Comme en toutes choses, seule une réponse équilibrée pourra satisfaire au devoir de mémoire.



*« Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon,  
mais du sens et de la substance ; et qu'il juge du profit qu'il aura fait,  
non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. »*

Michel de Montaigne

Essais

*« De l'institution des enfants »*



**1**  
**Environs de Nankin, province du Jiangsu,**  
**Chine, 15 août 1937**

« *Quatre-vingt-dix li ne valent que pour la moitié d'un trajet de cent li*<sup>1</sup>. » L'adage de ses lointains ancêtres résonnait fiévreusement en Hong Shaozu, qui voyait devant lui le chemin s'allonger sans fin. Comment mesurer les kilomètres parcourus ? Ceux qui l'attendaient encore ? Depuis un bon moment, Hong évitait de se poser ces questions. Il était plongé dans la contemplation de ses pieds ou, pour être plus précis, des petits nuages de poussière jaune gris soulevés par chacune de ses foulées. Le pauvre bougre avait soif, très soif. Il tentait de ne penser à rien et surtout pas au soleil qui le brûlait ou à la distance qu'il lui restait à parcourir. Les lourdes planches de bois avaient peu à peu glissé sur le milieu de son dos, l'obligeant à garder la tête courbée vers le sol. Le seul paysage qu'il avait ainsi tout loisir d'admirer se résumait au chemin pierreux et poussiéreux qu'il écrasait de ses pieds nus. À présent sa langue était un morceau d'éponge durci et il ne pouvait déglutir sans faire une grimace, tant sa gorge était desséchée.

Tout en marchant, Hong marmonnait, se querellant avec lui-même. Il se maudissait de n'avoir pas pris le temps de mieux s'organiser. Pourquoi fallait-il toujours qu'il fût si pressé ? Cinq minutes, ce n'était pas grand-chose et cela aurait pourtant suffi à rendre son expédition tellement plus confortable. En premier lieu,

---

<sup>1</sup> *Li* = ancienne mesure de distance, remplacée aujourd'hui par le kilomètre (*kong li*). Ce proverbe rappelle qu'il est souvent nécessaire de doubler d'efforts lorsque l'on est proche du but.

il aurait dû s'appliquer à retrouver sa vieille paire de sandales, encore cachée dans le fatras encombrant la pièce qu'il occupait, juste à côté de l'atelier. Ensuite, à la sortie de Nankin, il n'aurait pas dû grimper dans la première charrette qui passait. Le vieux paysan qui l'avait fait monter à ses côtés avait changé de direction, à peine douze kilomètres plus loin. Ce qui en laissait à peu près autant à Hong pour arriver par ses propres moyens à Yangshan, le village où vivaient ses sœurs. Pendant cette première partie du trajet, trois camions les avaient dépassés. C'aurait bien été le diable si un de ces trois-là ne l'avait pas pris à son bord, lui épargnant ses efforts et un temps considérable. Et maintenant qu'il devait crapahuter sous la forte chaleur, il réalisait que, pour ne pas se surcharger, il n'avait pas non plus emporté son vieux bocal de thé, qu'un bout de corde lui permettait d'accrocher à la ceinture. Encore le mauvais choix. Plus que jamais il aurait apprécié une bonne rasade de l'eau tiède dans laquelle il laissait infuser quelques feuilles de thé rouge.

Âgé d'une trentaine d'années et plutôt fluët, Hong Shaozu était heureusement plein de vitalité. Il aurait fallu beaucoup plus de treize kilomètres à pied, même en pleine fournaise, pour l'amener à renoncer à cette réunion familiale. D'autant que cela faisait un bout de temps qu'il n'avait pas fait le déplacement. Il essaya de se rappeler quand, pour la dernière fois, il avait parcouru les vingt-cinq kilomètres séparant Nankin de son village natal, plus à l'est. Pas depuis l'hiver, trop de travail. Pas non plus pendant l'hiver, trop froid cette année-là. C'était donc à l'automne. Oui, c'est ça, à l'automne, pour la Fête de la Lune. Il avait encore dans la bouche le goût des délicieux gâteaux que ses deux sœurs avaient préparés pour l'occasion, avec le jaune d'œuf et la pâte sucrée de haricots rouges. C'est dans des moments comme celui-là que Hong regrettait le plus de n'être pas marié. Rien ne valait une femme à la maison pour vous mijoter de bons petits plats et des gâteaux de lune pour la Fête de l'Automne. Il était jeune et savait qu'il avait encore le temps avant de se mettre en ménage. Et c'était précisément de temps dont il avait besoin pour se constituer le pécule nécessaire à ce genre de projet.

Quand il avait quitté le village, neuf ans plus tôt, il n'avait que quelques sous en poche. C'était juste après la mort du père. Le vieux bonhomme n'avait jamais voulu le laisser partir. Shaozu était son seul fils et une paire de bras ça compte beaucoup dans une petite exploitation. Pourtant, plusieurs années durant, le garçon était revenu à la charge, expliquant qu'il n'avait aucun goût pour les travaux agricoles. Ce qu'il voulait, c'était tenter sa chance à la capitale<sup>1</sup>. Plutôt habile de ses mains, il entendait y exercer comme menuisier, persuadé qu'il gagnerait dix fois plus d'argent qu'en ramassant des légumes et des fruits dans un trou perdu. Il avait donc bouclé son maigre baluchon et dit au revoir à ses deux sœurs : Hong Qin, de deux ans sa cadette et Hong Mei, la petite dernière. Il ne les abandonnait pas vraiment, puisque l'aînée venait de se marier – avec Zhou Congwen, l'instituteur de Yangshan – et de mettre au monde une petite fille. Entre le salaire de Zhou et les revenus que leur assureraient les quelques terres laissées par leurs parents, les deux sœurs étaient assurées d'avoir de quoi subsister. Et puis, Hong ne partait pas bien loin et avait promis de leur rendre régulièrement visite.

S'il n'avait pas réussi à quitter Nankin depuis l'automne dernier, Hong avait quand même reçu des nouvelles des siens. Son beau-frère venait souvent à la capitale. Cela faisait quelques années qu'il participait à un programme pédagogique mis en place par l'Américaine qui dirigeait l'école Ginling pour femmes, au cœur de la ville fortifiée, tout près de l'ambassade de son pays. Chaque fois que Zhou venait travailler avec la *lao wai*<sup>2</sup>, il faisait le détour pour aller saluer Hong et lui donner des nouvelles de ses sœurs. Elles-mêmes ne rataient jamais l'occasion pour lui faire passer un panier de légumes cueillis de la veille ou une livre de farine fraîchement moulue. Hong se débrouillait pour s'éclipser de l'atelier dans lequel il travaillait et les deux hommes profitaient alors de la proximité du

---

1 Nankin avait déjà été la capitale de la Chine par le passé, au III<sup>e</sup> siècle, puis au XIV<sup>e</sup> siècle, au début de la dynastie Ming. Elle avait retrouvé un peu de son ancienne renommée grâce à Sun Yat Sen qui y avait été proclamé premier président de la République de Chine, fin 1911. Puis elle récupéra son statut de capitale chinoise lorsque le dictateur nationaliste Tchang Kai Chek y installa le siège du *Guomindang* en 1928.

2 Étranger(e).

fleuve<sup>1</sup> pour aller s’asseoir au bord de l’eau. Là, ils grillaient une ou deux cigarettes en bavardant et en regardant passer les canonnières et autres bateaux à vapeur, chargés à ras bord de charbon et de marchandises innombrables.

Hong regrettait déjà ses pensées. Évoquer les eaux vives du Yangzi venait d’attiser sa soif. Il se dégagea de son lourd fardeau de planches qu’il posa au sol. L’air était sec et le soleil déjà haut annonçait qu’il devait être dans les dix heures, peut-être plus. Il se frotta doucement le bas du dos, ses lombaires commençaient à le faire souffrir. Puis il jeta un regard au loin, dans la direction d’où il venait, espérant apercevoir un véhicule qui suivrait le même chemin. Mais rien, aucun nuage de poussière, pas même soulevé par le vent qui restait hélas au repos, privant le jeune homme d’un peu d’air frais.

De la poche de sa veste de coton bleu élimé – sa seule et unique veste – il sortit un paquet de cigarettes, mais attendit un peu avant d’en allumer une. Il huma l’air, pour le goûter, espérant y retrouver les senteurs familières qui avaient imprégné son enfance. Celui-ci exhalait le chaud et le sec du plein été, les céréales grillées, la terre gavée de soleil et privée d’eau, les feuilles qui roussissent déjà, alors que l’automne est encore loin. C’était le parfum des jours commencés tôt et finis tard, ponctués par de longues siestes, réfugié à l’ombre de la remise, entièrement abandonné au temps qui passe.

Avant de s’asseoir sur ses talons, au bord du chemin, Hong inspecta les lieux du regard. Il avait encore en tête la fois où, gamin, il trottait derrière son père, sur un sentier similaire, peut-être près d’ici, tentant de rattraper la longue foulée de l’adulte. Un serpent s’était soudain glissé devant lui. Manquant de perdre l’équilibre, Hong avait réussi à faire un saut de côté et à éviter le reptile, dont la taille lui avait paru impressionnante. Il avait poussé un cri de frayeur qui avait alerté son père. Après s’être précipité, celui-ci avait éclaté de rire en apercevant la queue du serpent qui disparaissait

---

<sup>1</sup> À cette époque, les limites de la ville s’étendaient déjà au-delà de ses anciennes fortifications, s’éparpillant entre banlieue et villages environnants, avec pour frontière naturelle le Yangzi, (le fleuve Bleu, *Changjiang* en mandarin), à proximité duquel la ville avait été bâtie.

sous les herbes du bas-côté. Il avait alors expliqué à son fils, toujours tétanisé, qu'il n'y avait que deux choses idiotes à faire en présence d'un serpent : avoir peur pour rien et se faire mordre ; une seule chose intelligente : prendre une pierre ou un bâton pour tuer l'animal dont la chair, selon lui, était délectable. Hong savait que la morsure de certains serpents pouvait être mortelle et en avait toujours eu une peur viscérale. En repensant à cette histoire, il regretta encore plus d'avoir oublié sa paire de sandales.

Hong alluma sa cigarette. Il commença par inhaler à plusieurs reprises la fumée du tabac qu'il laissa lentement pénétrer ses poumons avant de la rejeter dans une longue expiration. Puis ses yeux se fixèrent à nouveau sur ses pieds couverts de crasse, au point qu'ils se confondaient avec la couleur de la terre. Il n'allait pas faire bonne impression en arrivant à la ferme. Deuxième<sup>1</sup> allait, c'était sûr, lui jeter un de ses regards... Encore une qui avait trop vite oublié ses origines et pétait plus haut que son cul. Depuis qu'elle avait épousé l'instituteur du village, elle voulait jouer les notables. Elle n'omettait qu'un petit détail : c'était une paysanne, fille de paysans et qui n'avait même jamais été à l'école. La guêpe a beau avoir le dos rayé, ce n'est pas un tigre. D'ailleurs, chacun savait qu'un instituteur ne valait guère mieux qu'un paysan ou même qu'un commerçant et, cela allait de soi, infiniment moins qu'un mandarin. Probable aussi qu'elle en voulait à son frère de s'être installé en ville, en l'abandonnant dans son trou, elle qui avait toujours rêvé d'aller vivre à Nankin. Elle gardait encore bon espoir que son Zhou saurait bientôt les y installer.

Avec Troisième, c'était très différent. La jeune fille adorait son grand frère et allait à coup sûr sauter de joie en le voyant débarquer. Peu lui importerait qu'il soit encore moins bien mis qu'avant son déménagement à la capitale. Hong Mei, la seule des trois enfants à être plutôt jolie, avait de surcroît un caractère gai et enjoué qui lui faisait accepter les choses de la vie telles qu'elles se présentaient. Sa

---

<sup>1</sup> *Di er*, « Deuxième », par différence avec *di yi* ou *di san*, « Premier » ou « Troisième ». C'est généralement ainsi que l'on appelle les enfants dans les familles chinoises lorsqu'ils sont plusieurs, plutôt que par leur prénom.

joie et son innocence ouvraient son cœur, comme une clé accrochée sur sa poitrine. Le jeune homme avait beaucoup de tendresse pour elle. Tout à l'heure, il lui offrirait en cachette la paire de rubans vert et or qu'une vieille femme lui avait remis en échange de quelques travaux de bricolage.

Hong Shaozu tira encore une profonde bouffée de sa cigarette. Le bout incandescent du mégot brûla ses doigts jaunis par la nicotine et il dut le jeter. Il était temps de repartir.

## 2

### **Yangshan, province du Jiangsu, dimanche 15 août 1937**

Il était presque midi et pourtant le village paraissait désert. Les seuls signes de vie venaient de l'intérieur des maisons où résonnaient les voix criardes des enfants et les braillements des bébés. Ils y restaient à l'abri de la chaleur, en compagnie des plus vieux, désormais trop faibles pour aider dans les champs. Les autres étaient au travail. Seule une paire de chiens squelettiques et affamés vint prudemment au-devant du nouveau venu, ne sachant si celui-ci serait d'humeur à leur jeter des cailloux ou un os à ronger.

Hong Shaozu se réjouissait d'être arrivé. Ses pieds étaient en feu et son dos demandait grâce depuis déjà trop longtemps. Dans quelques minutes, il allait enfin se reposer à l'ombre, et pourrait avaler d'un trait au moins un litre de l'eau fraîche tirée du puits. Chaque fois qu'il revenait par ici, il éprouvait le même pincement au cœur. Il était né dans cet endroit et y avait grandi. C'est aussi là qu'il avait encore de rares amis. La majorité des villageois de Yangshan n'avait pas la chance comme sa famille de posséder un lopin de terre. Beaucoup étaient venus se faire embaucher à la grande carrière<sup>1</sup>. Hong bénissait le ciel de lui avoir épargné une pareille galère : le bruit, la poussière, les efforts épuisants et tout ça pour un salaire de misère... Il avait bien fait de n'écouter personne et de filer à Nankin. Sans être prétentieux, il avait toujours pensé qu'il ne serait pas conforme aux lois célestes d'enfermer un phénix dans une cage à oiseaux.

---

<sup>1</sup> *Yangshan Beicai* : il s'agit d'une importante carrière d'où, à l'origine, avaient été extraites les pierres nécessaires à la construction du grand Palais des Ming à Nankin.

Il ne fut pas long à retrouver le chemin de la maison qu'il connaissait si bien. Avant d'en franchir le seuil, il laissa lourdement tomber au sol son chargement, au risque que quelques planches ne se fissurent sous le choc. Il regretta une fois de plus sa précipitation. Ce bois était cher et pas si facile à récupérer. En mettre autant de côté n'avait pas été sans mal et c'était une sacrée chance qu'on ne le lui ait pas volé. Pressé d'entrer, il prit tout de même le temps de brosser consciencieusement son pantalon pour le débarrasser de la poussière accumulée sur le chemin.

– *Jiujiu, jiujiu* ! (Tonton, tonton !)

– Tiens, qui voilà ? N'est-ce pas la ravissante Zhou Li ? Bon sang, ce que tu as grandi ! Tu as au moins dix-huit ans maintenant, c'est bien ça ?

– Non, répondit la petite en pouffant de rire.

– Alors combien ? Vingt ans ?

– Non, j'ai six ans.

– Vraiment ? Pourtant tu es tellement grande. Tu es certaine que tu sais compter ?

– Oui, mieux que toi !

La gamine avait répondu avec aplomb, affichant une fierté à la limite de l'arrogance. « C'est vrai que son père est l'instituteur », pensa Hong.

Dans la minute qui suivit, Hong Mei arriva à son tour, resplendissant de ses vingt-quatre printemps et applaudissant des deux mains à la vue de son frère aîné. Ils entrèrent tous les trois dans la maison où ils retrouvèrent Hong Qin, en train de s'activer devant les fourneaux en leur tournant le dos.

– Quel fumet ! lança le jeune homme. Je ne me suis pas trompé d'auberge, on dirait.

– Quand le renard miaule comme un chat, c'est qu'il a un poulet à voler ! répondit Hong Qin, sans même prendre la peine de se retourner.

– Ma très chère sœur... Toujours aussi aimable avec son grand frère à ce que je vois. Mais c'est ma foi vrai que j'aime bien le poulet.

– Alors tant pis pour toi. Parce qu'aujourd'hui j'ai préparé du porc, et ce sera ça ou rien.

– T'inquiète pas, Deuxième, j'aime aussi le porc. Et j'ai une faim de loup. Je viens de parcourir la moitié du chemin à pied, près de treize kilomètres, pour goûter à ta cuisine. Chargé comme une mule en plus de ça.

– Tu as apporté le bois pour Zhou ?

– Bien sûr, une promesse est une promesse. Je me demande juste ce qu'il va bien pouvoir en faire ?

– Comment ça ?

– Zhou est un intellectuel. Avec un marteau entre les mains, il est comme un barbier avec un poinçon : ce n'est pas le bon outil.

– Moque-toi ! En attendant, lui, il a réussi dans la vie. Lorsque tu auras lu seulement la moitié des livres qu'il a lus, tu pourras le critiquer.

– Et alors ? Quand un aveugle allume une bougie, il brûle de la cire pour rien !

– Ah vraiment ? En tout cas, une chose est certaine avec toi, c'est qu'on ne verra jamais du crottin d'âne monter au ciel !

– Allons, ça suffit, tous les deux, ça ne fait pas deux minutes que Premier est arrivé et déjà vous vous disputez, intervint Hong Mei. Shaozu, raconte-nous plutôt ce qui se passe à Nankin. Tout le monde dit que Song Meiling<sup>1</sup> est une très belle femme, et qu'elle ressemble à une princesse de l'ancien temps. Est-ce que c'est vrai ?

Hong Shaozu sourit, heureux que sa jeune sœur ait mis un terme à la querelle qui aurait nécessairement fini par s'envenimer entre lui et Deuxième. C'était chaque fois pareil : ils commençaient par se lancer quelques piques et puis, petit à petit, le ton montait et cela se terminait par des mots beaucoup plus durs, qui dépassaient souvent leur pensée.

– Si tu veux, mais sois gentille : apporte-moi vite de l'eau, ma bouche est aussi sèche qu'un caillou, alors si tu as envie que je te raconte...

Troisième s'empressa de servir son frère qui s'installa à la table de la cuisine et vida trois grands verres, coup sur coup, sans même

---

1 Song Meiling était l'épouse de Jiang Jieshi (Tchang Kai Chek) et avait donc accompagné celui-ci lors de son installation à Nankin.

prendre le temps de respirer. Ses deux sœurs et la petite ne le quittaient pas des yeux, impatientes de le voir rassasié. Leur attente autant que leur silence – elles qui étaient d’habitude de vrais moulins à parole – témoignaient de l’importance qu’elles accordaient à Premier en cet instant. Lui-même en était très conscient et il tentait, maintenant qu’il avait bu, de se redonner une contenance plus conforme à l’intérêt qu’on lui portait. Il redressa la tête, toussa deux ou trois fois pour s’éclaircir la voix et entreprit de leur rendre compte des diverses rumeurs qui, après maintes exagérations et déformations, avaient franchi la porte de son atelier pour parvenir jusqu’à ses oreilles. Même Hong Qin avait posé le grand hachoir dont elle se servait pour découper sa ciboule. L’oignon sauvage lui servirait à rehausser le goût du gruau de riz, mais sa cuisine pouvait attendre. Les potins tout droits venus de la capitale avaient forcément priorité absolue. Quant à la petite Zhou Li, nullement en reste, elle était venue s’installer à califourchon sur une cuisse de Hong. Elles restèrent ainsi toutes les trois à écouter le jeune homme, religieusement, guettant les nouvelles croustillantes qu’elles pourraient à leur tour s’empresser de colporter dès le lendemain dans tout le village.

Sans avouer qu’il n’avait jamais eu l’honneur de contempler en personne l’épouse du grand général, Hong Shaozu rapporta comme un fait acquis tout ce qu’il avait entendu à propos de la légendaire beauté de Song Meiling. Puis, après avoir tenté d’expliquer sans vraiment de succès en quoi consistait cet éclairage électrique que l’on installait un peu partout en ville et à quoi servait l’asphalte dont on recouvrait les plus grandes avenues, il se mit à décrire les belles automobiles dans lesquelles on voyait parfois se déplacer ces messieurs allemands. Il fut interrompu par l’arrivée de Zhou Congwen, le mari de Deuxième et père de Zhou Li. La petite s’était précipitée pour l’accueillir et le tirer par la main afin qu’il rejoigne le groupe formé autour de Hong.

Zhou n’avait que quatre ans de plus que son beau-frère, ce qui aurait pu favoriser une certaine proximité entre les deux hommes. Néanmoins, ces mêmes quatre ans, ajoutés au fait qu’il était instituteur, lui donnaient la fâcheuse habitude de prendre un air supérieur vis-à-vis de Hong. Pas étonnant donc que Deuxième en fasse

autant. Toutefois, comme la plupart des hommes, aucun des deux n'aimait faire des histoires. Ils préféraient partager une bière, fumer quelques cigarettes et voir leurs femmes en paix, à l'abri du foyer. Le seul sujet sur lequel ils s'accrochaient régulièrement et que par conséquent tout le monde évitait comme la peste à la maison, c'était la politique. Zhou Congwen affichait haut et fort ses penchants nationalistes et son soutien au Guomindang. Hong avait beau lui rappeler que, selon lui, Tchang Kai Chek trahissait la pensée et les options politiques de Sun Yat Sen, l'autre ne l'écoutait pas. Il l'écoutait d'autant moins qu'un jour, Hong, par bravade plus que par conviction profonde – car en fait il ne connaissait pas grand-chose à tout cela – avait laissé entendre qu'il soutenait Zhou Enlai<sup>11</sup> et ceux de l'Armée rouge.

– Alors, le communiste, tu as trouvé un camarade motorisé pour t'amener jusqu'ici ou tu t'es entraîné pour une nouvelle Longue Marche<sup>2</sup> ?

– Zhou ! Tu es fou ou quoi de l'appeler ainsi devant la petite. Suppose un peu qu'elle dise partout qu'elle a un oncle communiste. Tu imagines ?

D'évidence, la colère de Hong Qin n'était pas feinte.

– Et alors ? Pourquoi ma nièce devrait-elle avoir honte d'avoir un oncle communiste ? demanda Hong.

– Parce que c'est à cause de tes « camarades » que notre pays est un sabot de bœuf<sup>3</sup>, au lieu d'être uni face à l'ennemi, insista Zhou.

À l'instant précis où Hong Shaozu se levait et allait dire ses quatre vérités à son beau-frère, Hong Mei le prit de vitesse :

– Vous avez entendu ?

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Hong Qin.

– Chuuuut ! Écoutez !

---

1 Les notes en chiffres romains renvoient à des commentaires placés en fin d'ouvrage.

2 La Longue Marche (*Changzheng*) est un des épisodes les plus connus et les plus sanglants (près de 100 000 communistes périrent) de la guerre civile chinoise, pendant lequel les armées nationalistes de Tchang ont poursuivi durant une année (de 1934 à 1935) les forces de l'Armée rouge constituée par Mao Zedong.

3 Expression populaire : « Être fendu comme le sabot du bœuf », équivalent à « Être divisé, séparé ».

L'inquiétude pouvait se lire sur le visage de la jeune femme et, dans la seconde, les autres comprirent qu'elle était sérieuse. Ils firent le silence autour d'elle et tendirent l'oreille. Très vite, ils distinguèrent eux aussi le bruit qui souciait tant Hong Mei. On aurait dit une sorte de roulement de tonnerre avec, en pointillé, des cognements plus forts que les autres. Ils échangèrent des regards lourds d'interrogation.

Et puis, soudain, un autre grondement se fit entendre, plus proche, grossissant de seconde en seconde, comme la pluie naissante d'un orage qui éclaterait enfin. À nouveau les coups sourds, mais bien plus près cette fois-ci.

– Tu crois que c'est à la carrière ? Ils font sauter des rochers ? demanda Deuxième.

– Non, ça m'étonnerait, pas à cette heure. Et puis on dirait que ça vient de l'est ?

Zhou Congwen n'avait plus du tout envie de parler politique. Même s'il se refusait encore à le dire, il pressentait exactement ce qui allait arriver. En un instant, il venait de réaliser que le grondement lointain devait provenir de Shanghai que les Japonais bombardaient. Quant au puissant vrombissement qui se rapprochait de leur ferme, cela l'inquiétait bien davantage. À présent, les Japonais ne se contentaient plus d'attaquer Shanghai : ils venaient bombarder Nankin, visant probablement les installations du Guomindang. Ce bourdonnement sourd qui enflait de façon inquiétante n'était rien d'autre que les moteurs de leurs avions !

Il n'eut pas le temps de partager ses réflexions avec les autres. Déjà le tacatac ininterrompu et caractéristique des mitrailleuses se faisait entendre, tandis que les premières bombes tombaient, semant la terreur et la mort sur Nankin et sa région. Toutes les sirènes d'alerte des environs s'étaient réveillées en chœur et s'égo-sillaient en avertissements stridents.

Beaucoup moins superstitieux que les paysans dont les enfants étaient ses élèves, Zhou Congwen s'en voulut pourtant d'avoir invoqué le nom de l'ennemi quelques secondes avant que celui-ci ne s'annonce de la plus terrible façon.